

NOTES ET FAITS

Un journal américain assure que plusieurs élèves d'une école publique de Chicago ont porté plainte contre leurs maîtres, les accusant de leur avoir fait manger de force du savon.

Cet étrange châtement devait punir les élèves de s'être amusés à sucer de la gomme pendant la classe. Tout compte fait, la gomme est peut-être meilleure au goût que le savon, quoique l'un et l'autre...

Mais que voilà donc de curieux élèves et de curieux professeurs !

"Je ne suis que faiblesse et que fragilité."

Une chanteuse de Brooklyn, miss Elena Jacqua, a inauguré un vêtement singulièrement propre à parer Manon dans cet air : un vêtement en étoffe de verre filé. L'étoffe a été tissée à Dresde et coupée par un très grand couturier de Paris.

Ce vêtement est extrêmement léger et transparent aussi a-t-il eu le plus grand succès. Il n'a qu'un seul inconvénient, c'est qu'il ne serait pas inutile d'écrire dessus : "Fragile."

Fragilité, ton nom est femme !

Treize citoyens de Mount Hope, petite ville des Etats-Unis, viennent de constituer une ligue contre le baiser.

Voici la déclaration qu'ils ont faite :

"Nous nous engageons à ne pas embrasser nos femmes ou toute autre femme, mais à nourrir la même profonde affection pour nos femmes et à conserver la même admiration pour la beauté féminine. Nous ne croyons pas qu'il soit bien d'embrasser et, en conséquence, nous décidons de ne pas le faire."

Par malheur, les treize femmes de ces treize citoyens ne partagent pas du tout la manière de voir de leurs époux. Aussi, ont-elles décidé de quitter le domicile conjugal et de demander le divorce dans le délai d'un mois si la ligue ne se dissolvait pas.

Il faut espérer que les ligueurs contre le baiser se rendront aux raisons de leurs épouses.

On vient d'ouvrir le testament de l'amiral anglais, sir John Edmund Commerell, mort tout récemment.

Le vieil amiral fait les recommandations suivantes à ses nièces, qui héritent d'une grosse fortune.

"Ayant fait la fatale expérience de l'iniquité de certaines lois, ayant observé des sentences judiciaires contraires au bon sens et à la justice, j'insiste sur ce point que mes deux nièces, légataires de mes biens, sont les deux filles aînées de ma sœur, à la date de mon testament, c'est-à-dire Edith Bloomfield et Kate Bloomfield. Et j'exhorte les intéressées, à ne jamais, en cas de litige, faire appel à la loi, mais seulement à un arbitrage.

"Ayant été filouté moi-même par tous les avocats sans exception, auxquels j'ai eu affaire pendant ma vie, je tiens à donner ce solennel avis à mes héritières et exécutrices testamentaires."

Le *Bowerswill Clarion*, journal de l'Ouest américain, publie en tête de ses colonnes la note suivante :

"Nous présentons à nos lecteurs toutes nos excuses pour le retard dans l'expédition du présent numéro.

"Le journal était déjà tiré, quand la chèvre d'un propriétaire du voisinage, profitant d'un moment d'inattention, est entrée à l'imprimerie et a mangé toute l'édition. Nous avons dû en toute hâte procéder à un nouveau tirage, d'où le retard constaté.

"Quoique très flattés par les goûts littéraires de la chèvre pour notre journal, nous prendrons à l'avenir des précautions afin d'éviter semblable aventure."

Où la chèvre qui a mangé ce journal a un bien grand estomac, ou le journal qui a été mangé par cette chèvre a un bien petit tirage ?

Lequel des deux ?

Il est à craindre que nous ne sachions jamais la vérité exacte !

Le farouche Cromwell qui, dit un historien, buvait comme un sonneur et se querellait et se battait à propos de tout et de rien, était un fils tendre et un père très aimant. Il avait, pour sa petite-fille Brigitte, une véritable passion. Dans les conseils gouvernementaux et jusque dans les solennités officielles, il lui arrivait de la garder sur ses genoux. Si quelque assistant lui en adressait respectueusement un reproche, il répondait sans sourciller :

— Il n'y a pas de secret d'Etat que l'on ne puisse confier à cette enfant : elle comprend tout et elle est la discrétion incarnée !

Cette petite devint, par la suite, une femme d'esprit et de cœur. Elle défendait si bien la mémoire de son grand-père qu'elle souffleta, un jour, magistralement et à deux reprises, un haut personnage qui, devant elle, avait parlé irrévérencieusement de Cromwell.

Connaissez-vous l'origine du mot "chic", qui sert aujourd'hui, dans presque toutes les langues, à désigner ce qui est beau, élégant, bien fait.

Elle est assez curieuse.

Charles Vernet, le grand peintre français du commencement du siècle dernier, avait un élève pour qui il avait une affection particulière, à cause de son talent supérieur. Assidu devant lui, de mœurs douces, l'élève — il se nommait Chic — avait devant lui un bel avenir, et promettait de devenir, un jour, l'un des maîtres de la peinture française, quand la mort vint tout à coup détruire ces belles espérances.

Le départ du jeune homme causa un grand vide dans l'atelier de Vernet, aussi bien que dans son cœur. Le maître continuait à surveiller le travail de ses élèves, mais chaque fois qu'il s'arrêtait devant une ébauche particulièrement bien réussie, il complimentait le peintre en herbe, mais ajoutait avec un soupir : "Pourtant, ce n'est pas Chic."

Les membres d'un temple protestant, dans le New-Jersey, viennent de donner une soirée payante — et peu banale ! — dans le sous-sol du temple. Le bénéfice de la soirée était destiné à augmenter les fonds de la Congrégation.

Il s'agissait de trouver quelque attraction pleine d'imprévu et d'attraits. Aussi les organisateurs de la fête n'ont pas hésité à la transformer en un concours de chaussures. Le prix d'entrée, pour les femmes et les hommes, jeunes ou vieux, variait selon la peinture des chaussures.

Ainsi, une jeune fille au pied mignon, ne chaussant que du No 1, n'avait à payer que 2 cents d'entrée, tandis que son cavalier, portant d'énormes bottes de la peinture No 9, devait verser 18 cents.

Cette curieuse facétie a obtenu un succès fou ; le sous-sol du temple était comble, on n'a pas refusé de monde, il est vrai, comme on dit au théâtre, car tout le monde a dû passer à la visite des pieds, et payer, même ceux qui sont restés à la porte.

La recette a été énorme et les affaires seront florissantes pendant plus d'une année.

On se souviendra longtemps, dans la société de New-Jersey, de cette mémorable soirée où les petits pieds ont triomphé sur toute la ligne.

A quelle époque les auteurs ont-ils pris l'habitude de céder leurs écrits à un ami ou à un patron ?

D'après un érudit allemand, M. Tony Kellen, cet usage remonte à une haute antiquité et était fort en vigueur au Moyen âge : la nonne Roswitha offrit personnellement ses œuvres à l'empereur Othon le Grand. A l'époque de la Renaissance, la mode des dédicaces sévit avec plus d'intensité que jamais. Les longues phrases dont les auteurs de ce temps font précéder les écrits qu'ils placent sous le patronage d'un puissant du jour constituent, d'ailleurs, souvent des témoignages intéressants au point de vue de l'histoire littéraire. On y trouve aussi parfois de précieux renseignements biographiques.

Aux dix-septième et dix-huitième siècles, les écrivains allemands — comme les écrivains français d'ailleurs — aimaient fort à dédier leurs œuvres à des

souverains. Ils en étaient généralement récompensés, quand le cadeau en valait la peine, par une pension viagère, ou du moins, par une gratification. C'est dans l'espoir d'une rémunération que l'idéaliste Klopstock dédia au roi Ferdinand V de Danemark les cinq premiers chants de son œuvre éthérée : *la Messie*. Le bon poète reçut une pension annuelle de 400 talers jusqu'à achèvement complet du poème.

Terminons en remarquant que l'usage de dédier non seulement un livre entier, mais de courtes pièces de vers ou des morceaux détachés, mode courante en France, commence seulement à pénétrer en Allemagne.

L'empereur Charles-Quint, poussé par le désir de savoir ce qui se passait dans sa capitale, s'y promenait parfois seul, en costume de simple bourgeois. Il vit, un jour, un jeune paysan qui portait un petit cochon dont les cris ameutait la foule.

— Mon ami, lui dit-il, tu ne sais donc pas le secret de faire taire un cochon ?

— Non, monsieur ; pourriez-vous me l'apprendre ?

— C'est bien simple, répondit l'Empereur, prends-le par les pieds de derrière et porte-le la tête en bas.

Le conseil fut suivi, et aussitôt l'animal cessa de crier ; le paysan s'inclina tout surpris, en saluant Charles-Quint :

— On voit bien, monsieur, que vous avez soigné des cochons avant moi, dit-il.

— Oui vraiment, répondit l'Empereur, en éclatant de rire, et j'en ai même acheté. Combien veux-tu me vendre celui-ci ?

— Deux ducats, mon bon monsieur, c'est ce qu'il me coûte.

— Il te faut un peu de bénéfice : je t'en offre vingt ducats.

— Si j'acceptais, pour le coup, vous seriez volé !

L'Empereur, amusé, donna les vingt ducats en disant au paysan :

— Va ! mon ami, va, tu m'as fort diverti ; emporte cet argent et le cochon, c'est encore moi qui suis ton obligé.

Il y a quelque temps, le milliardaire américain Vanderbilt se trouvant en Europe, parcourut les galeries du musée de Bruges. Sa visite terminée, il déclara qu'il voulait absolument emporter quelques dentelles.

— Ça n'est pas à vendre ! lui répondit orgueilleusement le gardien.

— Je paierai n'importe quel prix, mais j'achèterai quelque chose.

— Impossible !

— C'est très bien, dit énergiquement le milliardaire : je m'installe ici et je ne m'en irai pas avant que vous ne m'ayez vendue une dentelle de Bruges.

Très perplexe, le gardien envoya consulter le bourgmestre et lui fit demander si un visiteur avait le droit d'agir ainsi.

— Assurément non, répondit le magistrat, mais il est préférable de ne pas créer d'incident avec des excentriques de cette espèce.

Allez chez une dentelière, prenez quelques objets et vendez-les à M. Vanderbilt comme provenant du musée. On donnera l'argent aux pauvres, et tout le monde sera satisfait.

Le gardien revient donc auprès de son pensionnaire forcé ; il lui annonce que le bourgmestre l'autorise à vendre quelques mouchoirs, appartenant au musée, et il montra divers dessins différents, pris en hâte chez une ouvrière voisine.

— Combien ? demanda l'Américain

— Quatre-vingts francs.

— Ce n'est pas assez beau. Je veux quelque chose de plus cher.

L'autre, toujours placide, s'en alla et revint au bout de quelques instants, rapportant d'autres mouchoirs, de la même valeur que les premiers, mais d'un dessin différent.

— En voici de magnifiques, monsieur, dit-il, mais ils coûtent cinq cents francs.

— A la bonne heure, s'écria Cornelius Vanderbilt, voilà qui est bien ; et il fit l'acquisition de plusieurs mouchoirs.